

## ARGUS de la PRESSE

Tél. : 742-49-46 - 742-98-91  
21, Bd Montmartre - PARIS 2<sup>e</sup>

N° de débit \_\_\_\_\_

LETTRES FRANÇAISES  
5, Foubg Poissonnière-IX\*

25 OCTOBRE 1967

31 OCTOBRE 1967

## Comme au cinéma cochon :

« Les Immortelles »

A LA BIENNALE DE PARIS

**S**ITOT le rideau-jupon à dentelle fripé par deux mains postiches relevé par l'Homme venu de la salle, le décor découvre l'objet de la représentation. Deux jambes ouvertes de manière à ce que le sexe féminin présenté en son centre apparaisse en autel. Subtile trouvaille scénique : elle permet aux huit « immortelles » entrées et sorties de scène telles que les habitués praticables semblent bien dépassés. Symbolique aussi : Rita Renoir se glisse furtivement entre les lèvres en plastique d'un vagin haut de trois mètres : quelle poétique promesse !

Officiant dans ce temple de l'entre-cuisse, une sainte mère maquerelle règle la cérémonie. Si je comprends bien : l'Homme devient ici la proie des « immortelles », huit femmes-phantasmes, huit femmes-vagins : la fidèle, la kleptomane, la jalouse, la voyageuse, etc., huit et la même qui se métamorphose, présente et absente à la fois, huit et toujours : Rita Renoir. Va pour Rita Renoir : elle tient désormais son public, intellectuels et artistes pour lesquels le goût de l'érotisme-ma-chère n'est pas suffisant pour les mener jusqu'au *Crazy Horse Saloon*. Alors le *Crazy* vient à eux lui déléguant d'ailleurs un élément doué et humoristique, fort doué d'ailleurs et parfois humoristique. Les saynètes se succèdent : dans l'une, c'est quelque chose comme le coucher de la mariée des scopitones d'autre-

fois que nous voyons, une polissonnerie. Dans l'autre — le Succube, voyez dictionnaire, mais le *Larousse* n'est pas très clair — la pornographie est graveleuse. *Beatrice* ou *les jambes* s'applique à imaginer un classique de la littérature cochonne, la bonne sœur dont la mère maquerelle, meneuse de jeu, lève le voile sur les jambes et le derrière.

Lorsque, grenouille de bénitier, Rita Renoir explique qu'envoyée spéciale des bedauds de Saint-Sulpice, elle « kleptomane » aux Galeries ou au

Printemps les boucles d'oreilles, on rit. Las ! Pierre Bourgeade, qui a tiré lui-même de son livre ces textes étirés, a des prétentions littéraires. On dis-court donc et les choses se perdent dans un ennui troublé seulement par les soudains déshabillages de Rita Renoir l'infatigable. Gadget mis en scène par P.-E. Heyman, décoré par Cuoco.

Toujours à la Biennale de Paris, grande spécialiste du genre cette année.

Emile Copfermann

LETTRES FRANÇAISES  
5, Foubg Poissonnière-IX\*

25 OCTOBRE 1967

31 OCTOBRE 1967

## Notre temps

Le journal de la Biennale de Paris

## Au Luna-Park de l'art contemporain

**P**AUL ANTOINE-LEVIN, critique d'art de son état (voir *les Lettres françaises* n° 1.202 et 1.203), étant tombé amoureux d'une artiste cinétique de deux ans son aînée (née en 1939 à Tres Arroyos, Argentine) et s'étant fait traiter par elle d'esprit du XIX<sup>e</sup> siècle, il demande au lecteur une semaine de répit pour mettre de l'ordre dans ses émotions. Il a assisté néanmoins :

● Mercredi 11 octobre, au Théâtre des Champs-Élysées, au *Grand cérémonial* d'Arrabal. Il a beaucoup apprécié la scène où l'on voit un fils faire plus ou moins symboliquement l'amour avec sa mère, mais d'accord avec son voisin, lecteur comme lui de Freud en livre de poche, il a déploré un réalisme dans les dialogues qui friserait presque le manque d'imagination.

● Jeudi 12, au musée d'Art moderne, il a participé au vote du « Prix des critiques » qui a été attribué cette année, pour la peinture, à Juan Romero, et pour la sculpture, à Antoine-Pierre Grand. Ses candidats ayant récolté peu de suffrages, il s'est rangé à l'avis de son voisin de gauche, le critique d'art à *L'Express* Otto Hahn, qui votait pour Dufo (peintre Pop de cravates en trompe-l'œil), et pour Yvaral, fils de Vasarely, pape de l'Op, responsable de la grande roue blanche et noire qui accroche les yeux dès l'entrée. Il a même articulé cette pensée profonde qu'entre deux académismes, il valait mieux choisir le plus récent. Mais sa philosophie n'était pas celle de la majorité.

● Vendredi 13, il a assisté, au musée d'Art moderne, à la représentation des *Constructeurs*, d'Henri Michaux, mise en scène de Halle-Halle. Les spectateurs étaient pris en charge par des infirmiers qui les conduisaient à leur place pendant qu'un haut-parleur annonçait qu'ils se trouvaient dans la salle des loisirs d'un hôpital psychiatrique, que les malades n'étaient pas dangereux, mais qu'ils étaient priés néanmoins de ne pas les déranger par leur présence.

● Samedi, il a interpellé Parmen-tier, Buren, Mosset, Toroni, qui lui ont dit ne vouloir faire aux yeux de

la critique qu'un seul homme, ne plus vouloir peindre désormais qu'une seule toile, la même, qui est « ce qu'elle est et rien d'autre ». Ils ont admis que la simple description de leur *Manifestation 4*, par P. A.-L., était le plus bel hommage critique qu'on pouvait leur rendre, et pour autant qu'ils puissent souscrire à un quelconque jugement, ils s'accordent à trouver juste ces lignes écrites à leur sujet et publiées dans le catalogue de la Biennale : « On cherchait vainement l'illusion qu'ils nous proposent. Une peinture aussi réduite n'est ni le tout ni le rien. Ni réconfort ni malaise ne sont à quêter dans leur peinture. Il n'y a pas de communication. Le spectateur est laissé seul avec lui-même, le contact avec l'œuvre d'art a perdu sa qualité principale : sa propriété émolliente.

(1) Emollient, e (*Petit Larousse*) : adj. et n. m. (du lat. emollire, amollir), qui relâche, détend et amollit : emplâtre émollit.

Marc Albert-Levin